

## UN MOT SUR LA BIENSAËNCE

Rien n'est plus avantageux que de se former de bonne heure des inclinations louables.

MASSILLON.

La bienséance exige de la distinction dans les manières, de la douceur et de la discrétion.

L'on ne doit jamais se servir d'expressions rudes ou grossières et moins encore prendre un ton tranchant; il vaut mieux céder à propos, lors même qu'on sait avoir raison. Elle veut au-si que l'on ne dise que des choses convenables, que l'on écoute avec attention lorsqu'on prend part à une conversation et surtout que l'on ne se permette jamais d'interrompre qui que ce soit, car c'est là le signe évident d'un défaut de tact ou d'une mauvaise éducation.

La bienséance veut encore que l'on se conforme aux usages reçus; aussi une chose considérée comme naturelle dans un lieu, serait impolie dans un autre.

A la ville, par exemple, nous n'avons pas l'habitude de saluer chaque personne que l'on rencontre, et cela se comprend, si l'on songe à la foule affairée qui se presse dans les rues: on salue seulement ses amis ou les personnes de sa connaissance.

A la campagne, au contraire, on rencontre peu de monde, et un antique et touchant usage veut que chacun se salue en signe de bienveillance mutuelle.

J'ai souvent remarqué que la politesse n'est exigeante envers nous que pour nous combler de nouveaux bienfaits.

Il n'est personne qui ne soit davantage disposé en faveur d'un jeune homme poli, il est toujours bien accueilli. Dans les salons, on recherche sa société, on le cite comme modèle à ses amis. Au contraire, l'impoli est mal vu de chacun, à tout moment il a le chagrin de voir que sa compagnie ne plaît à personne, et personne, à la vérité, n'est disposé à lui être agréable, pas même les sots prétentieux dont il suit les tristes exemples.

Les défauts opposés à la bienséance sont: l'insolence et la prétention.

L'insolence, c'est le manque de respect envers ses supérieurs, et la prétention, c'est le manque d'égards envers tous, envers ses inférieurs principalement.

Ce sont les défauts ordinaires des fats, c'est-à-dire qu'ils se croient infiniment plus savants et meilleurs qu'ils ne sont en réalité.

Le tort que ces défauts peuvent faire est immense; on ne peut jamais prétendre à la bienveillance de ceux envers lesquels on a été insolent ou prétentieux, et si l'on persiste, on s'en fait haïr. S'ils ne se vengent pas toujours, c'est qu'ils ont l'am trop belle pour s'abaisser jusqu'à la vengeance. Toutefois, s'ils ont quelques faveurs à accorder, il est probable que ce ne sera ni aux insolents, ni aux prétentieux... Que ceux-ci se le rappellent, ils inspirent toujours la froideur, le dégoût, et parfois la haine....

Voyez par exemple, ces petits Napoléons de salons à la chevelure bouclée, aux pommettes farcies, et remplis d'orgueil et de suffisance. Ils se croient des êtres parfaits, sachant mieux que personne ce qu'ils ont à faire, et ils se trompent étrangement. S'ils avaient seulement la dixième partie du mérite qu'ils se supposent, un peu de modestie aurait peut-être pris racine dans leur cœur, et ils ne se montreraient certainement pas aussi insensés qu'ils le paraissent. D'abord, ils s'avoueraient un peu qu'ils ne savent pas encore se conduire, et suivraient les bons conseils qu'ils reçoivent.

Cependant, voyons ce qui résulte de leurs prétentions, dont l'expiation est si cruelle parfois.

Ce sont des mécontentements, des jalousies, des déceptions, des inquiétudes, des appréhensions, des chagrins presque continuels. L'âme de ces petits êtres ne connaît point de paix. Enfin, ils n'éprouvent qu'une fausse joie, la joie de l'ambitieux, qui n'a de satisfaction que dans les rêves brillants et trompeurs qui envahissent son imagination. Bien souvent aussi la paresse et l'esprit d'indépendance qui les dominent viennent encore leur rendre impossible jusqu'aux moindres succès.

Ils vivent et meurent sans jamais avoir été utiles à leur patrie, à leur famille, à eux-mêmes.

Et en effet, combien ne voit-on pas d'avenirs brisés, de malheurs inouis, causés par l'insolence, par la prétention même, car les inférieurs cherchent plus ordinairement à critiquer, à se venger que les supérieurs! Chaque jour l'insolent subit de douloureux mécomptes, de mortifiantes déceptions; les airs de fausse supériorité qu'il se donne, ne lui valent que de cruels déboires; son cœur est navré; mais de tout cela, à qui la faute, sinon à lui-même? Le sot prétentieux aussi ne se prépare que d'amers regrets; il se fait des ennemis, et celui-ci, à leur tour, ne les ménagent pas.

Ce qu'il faut encore éviter avec plus de soin que l'insolence et la prétention, c'est de témoigner du dédain ou du mépris à qui que ce soit, cela ne se pardonne jamais.

Avec nos parents, nos amis, avec chacun en un mot, soyons donc constamment doux, polis, affables.

Ne les blessons jamais par des paroles injurieuses ou mortifiantes. Ce ne sont, il est vrai, que des mots; mais de tels mots doivent être à jamais bannis de notre langage, si nous voulons conserver intactes les nobles traditions de nos ancêtres, lesquels participèrent si largement à l'œuvre de notre régénération, et devenir, comme eux, des hommes dignes du respect de nos concitoyens.

La politesse et la douceur sont de toutes les classes de la société. Elles ne sont pas moins de mise à l'atelier ou sous le toit de chaume que dans les palais aux lambris dorés de ceux qui gouvernent.

Elles sont au nombre des plus belles qualités qui nous aient été départies, et c'est là une vérité qui, malheureusement, n'est pas assez accréditée parmi les classes laborieuses, où les plus rudes travaux ne pourront jamais servir d'excuse.

N'est-ce pas vraiment pitié de voir l'homme, si grand par le génie, se mettre si souvent par ses paroles, par ses procédés, au niveau des êtres dont il se sert pour faire rendre au sol sa nourriture.

Ah! si nous voulons continuer à maintenir la noble civilisation de la nationalité Canadienne-Française, ayons des sentiments élevés, et n'oublions pas que la bienséance sera toujours un de nos meilleurs auxiliaires, et qu'en même temps elle sera aussi un brillant étendard pour l'avenir du Canada; étendard qui se déroulera majestueusement, et renfermera dans ses plis: l'union, la douceur, la force et la persévérance!...

J. B. CAOINETTE.

Québec, 13 Décembre 1874.

## FAITS DIVERS

HUITRES ARTIFICIELLES.—Horreur! On lit dans le *Daily Telegraph* de Londres:

Les huîtres deviennent d'une extrême rareté, et leurs prix tendant toujours à croître, il arrivera bientôt un moment où ce bivalve sera seulement accessible aux gens dont la bourse sera bien garnie.

En prévision de cette disette, un américain ingénieux a imaginé de fabriquer des huîtres artificielles.

Il taille en rond des morceaux de lard qu'il roule ensuite dans du sucre et de la farine, le tout assaisonné de gomme arabe, et obtient de la sorte une huître bien supérieure au goût et en finesse à l'huître véritable. (?)

Nous n'en sommes pas encore aux huîtres artificielles; mais, à moins d'un changement heureux dans la condition actuelle de la production de ce mollusque, nous serons tôt ou tard forcés d'avoir recours aux huîtres américaines brevetées, ou à ne pas en manger du tout.

L'ENQUÊTE DE ST. MARC.—Le coroner Jones, qui est arrivé lundi dernier de St. Marc, sur la rivière Chambly, rapporte que Augustin Paradis a été assassiné. Le corps a été retrouvé sur la ferme du défunt, à une courte distance de sa résidence. Paradis était étendu sur le dos dans un fossé et recouvert de neige. Il avait la main gauche placée sur la poitrine et la main droite au côté. Il a été frappé à la tempe gauche avec un instrument tranchant qui lui a fracturé le crâne. Il porte en arrière de la tête deux cicatrices de quatre à cinq pouces de long, et il a aussi plusieurs côtes de cassées.

Le coroner est arrivé lundi à St. Marc et a commencé l'enquête aussitôt.

Après avoir examiné le cadavre, les jurés se sont rendus à la maison voisine, située à cinq acres de distance, et ont entendu les dépositions.

Les médecins s'accordent à dire que le défunt a été assassiné et que l'on a dû faire usage d'un instrument contondant.

Il est étrange qu'aucune marque de sang n'ait été trouvée nulle part. Les docteurs soutiennent qu'aucun sang n'a dû couler de ses blessures. On n'a trouvé aucune trace de lutte dans la maison et l'on croit qu'il aura été attaqué dans sa cour ou ses écuries, où il fut aperçu pour la dernière fois s'occupant de ses bestiaux. On a évidemment fouillé la maison pour y trouver de l'argent, et tous ses papiers étaient jetés sur le parquet sans ordre. On ne peut pas décider si les meurtriers ont réussi dans leurs recherches, car on ne sait pas s'il avait plus d'argent que les quatre billets de 5 dollars qui ont été trouvés parmi les papiers. En septembre dernier, il avait placé \$1,300 dans une société de construction de cette ville.

Les soupçons se sont portés sur différentes personnes, entre autres sur un homme jeune encore qui a été condamné à 5 ans d'emprisonnement à la Maison de Réforme, pour avoir volé le décadé, et depuis sa sortie de prison, cet homme avait juré de se venger; jusqu'à présent il n'a pas été arrêté.

M. Paradis était âgé de 74 ans. Il vivait complètement seul, n'avait confiance dans personne, et malgré son aisance se refusait à lui-même les comforts les plus ordinaires de la vie.

TREMBLEMENT DE TERRE.—Jeudi dernier au soir une forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir aux Etats-Unis. Sur les hauteurs de Washington, à New-York, à Sպտen-Duyvil, la population a été plusieurs jours dans la terreur. Les maisons ont été secouées avec une telle force, qu'à des personnes ont été jetées en dehors de leur lit. On craint généralement que certaines maisons ne s'écroulent.

A la Traverse Dobb, la secousse qui a duré environ six secondes, a fait sonner les cloches, et le bruit entendu était en tout semblable au roulement d'un tonnerre. Dans le comté de Rockland, grands dommages aui sur les constructions.

TENTATIVE AUDACIEUSE.—Dans la nuit de jeudi à vendredi la Banque d'Hochelega a été le théâtre d'un des coups de main les plus hardis. Des voleurs se sont introduits furtivement dans la bâtisse de la banque d'Hochelega sur la rue St. François Xavier. Le plus profond silence régnait dans le quartier, lorsque tout-à-coup, vers quatre heures, une explosion vint jeter la terreur dans le voisinage de la banque. La police se rendit aussitôt sur les lieux, et après être pénétrés à l'intérieur de la bâtisse, constata la plus grande confusion dans la disposition des effets qui s'y trouvaient; des outils de toutes descriptions, ainsi que de la poudre et autre ingrédients avaient été laissés sur le parquet. Les fenêtres de la bâtisse étaient totalement brisées. La première porte du coffre-fort était arrachée de ses gonds et la porte de l'intérieur légèrement ouverte.

Une ligne de communication avait été établie de l'intérieur à l'extérieur, et on présume que deux voleurs faisaient leurs opérations à l'intérieur, un troisième qui se trouvait au dehors, donnait l'alarme aussitôt que quelq'un approchait, en tirant un cordon à l'extrémité duquel se trouvait une sonnette qui avertissait les hommes de l'intérieur de se tenir sur leurs gardes jusqu'à ce qu'un autre coup de sonnette vint les avertir de poursuivre leurs travaux.

A l'arrivée de la police, ils escaladèrent le toit de la bâtisse et descendirent dans la cour du Séminaire au moyen d'un câble qui avait été fixé à cette fin.

Il y avait dans le coffre-fort près de \$300,000 qui n'ont pas été touchés. Le chef de police Penton, le juge Coursol, les détectives et les officiers de la banque se rendirent le matin de bonne heure pour examiner les lieux.

Une pompe à air dont les voleurs se sont servis pour pomper l'air du coffre-fort après que les joints de la porte eurent été enduits de mastic, et qui a été aussi abandonnée, est évaluée à \$200. Tous les outils sont de première qualité.

La police soupçonne certains individus d'être les auteurs du coup, mais on n'a encore mis la main sur personne.

## L'ESPRIT BONAPARTISTE

L'on s'étonne souvent du pouvoir que conserve en France le parti bonapartiste, mais les chiffres qui suivent expliquent jusqu'à un certain point ce prestige qui s'attache encore au gouvernement de l'Empereur Napoléon III. Avec la prodigieuse quantité de fonctionnaires publics qui sont nommés par le gouvernement, l'empereur a dû, pendant les 18 années de son règne, pourvoir toutes les carrières publiques de personnes attachées à sa dynastie; et la majeure partie de ces fonctionnaires sont difficilement changés, les uns à cause de la liquidation de leurs pensions de retraite, qui viendrait, à un moment diffi-

cile, grever le budget de nouvelles charges; les autres à cause de leur inamovibilité comme la magistrature, par exemple, si nombreuse en France et si influente par le respect qu'elle inspire.

Ainsi, l'on peut dire que la magistrature toute entière est bonapartiste, que toute l'administration inférieure, les bureaux, crâtes, commis, etc., etc., des divers départements du ministère sont attachés au parti. Ajoutons que sous l'administration supérieure, celle qui dirige les élections dans chaque département, dans les arrondissements, la majorité appartient encore au même parti. Ainsi, les préfets de départements sont au nombre de 87; de ce nombre 40 ont été nommés par l'Empereur, 4 par le gouvernement de la Défense Nationale, 37 par M. Thiers, 6 par le Maréchal MacMahon. Les secrétaires généraux sont au nombre de 89: 44 doivent leur nomination à l'Empereur; 2 à la Défense Nationale; 21 à M. Thiers; 22 à MacMahon. Les sous-préfets sont au nombre de 275. L'Empereur a nommé 110 d'entre eux, la Défense Nationale 12, M. Thiers 75 et le Maréchal MacMahon 78. Peut-on s'étonner de l'influence et de la vitalité du parti Bonapartiste?

## NOS GRAVURES

DE VIENNE A PARIS, A CHEVAL, EN QUINZE JOURS

Un lieutenant de hussards hongrois, M. de Zubowitz, avait parié au jockey-club de Vienne, de faire le trajet de cette ville à Paris en quinze jours, et sur le même cheval.

Or, il y a 278 lieues françaises entre Vienne et Paris, ce qui donnait pour chaque journée 18 lieues et demie. Des sommes considérables ayant été aussitôt engagées pour et contre, le départ eut lieu le 25 octobre. M. de Zubowitz, naturellement, n'emportait avec lui aucun bagages.

Le trajet se fit à un trot modéré, en alternant avec des temps d'allure au pas. Un journal signala cette particularité, dont nous lui laissons la responsabilité, que, pendant les sept derniers jours du voyage, M. de Zubowitz, qui soignait lui-même sa monture, «sentant bien que, si l'animal se couchait, il se relèverait amolli par ce repos trop complet, passa les nuits près de lui, un fouet de chanvre à la main, pour l'obliger à rester debout.»

L'infatigable cavalier a gagné son pari. Le 7 novembre, à onze heures précises, il faisait son entrée à Paris, en avance de deux heures sur le temps rigoureusement fixé pour son arrivée. Il avait cependant perdu près de deux jours, par suite de divers accidents de route: un clou entré dans un des pieds antérieurs de son cheval, une ruade reçue par le même cheval à la hanche, et quelques heures dépensées par le cavalier à chercher et à retrouver son chemin perdu dans je ne sais quelle forêt.

M. de Zubowitz est entré à Paris par la place du Trône, où un certain nombre de sportmen s'étaient rendus pour attendre son arrivée. C'est cette arrivée triomphante que représente notre dessin fait d'après nature. Malgré les 1,112 kilomètres, la monture de M. de Zubowitz n'avait vraiment pas l'air fatiguée, bien qu'elle boitât un peu par suite des accidents dont nous avons parlé.

Cette monture qui est une jument, et se nomme *Cavadoc*, est la propriété de son cavalier. Sa robe est bai-brun, et elle est âgée, dit-on, de sept ans. Pour M. de Zubowitz, c'est un homme d'une trentaine d'années, à la tournure militaire, et appartenant à une des meilleures familles de Hongrie.

NOËL

Le jour de Noël est à la fois une fête religieuse et une fête de famille. Nous célébrons la naissance du Sauveur à Bethléem, et en même temps un anniversaire qui rappelle les plus douces joies de l'enfance. L'artiste, M. Génot, a su rendre cette double pensée. Il y a ajouté, au sommet, à gauche, une scène sur laquelle nous attirons l'attention. Ce gros ministre avec son portefeuille, et ces humbles solliciteurs, c'est d'une vérité parfaite.

L'AMNISTIE

Le Gouverneur est sur son trône. MacKenzie, d'un côté, et Letellier de l'autre, lui donnent des conseils contradictoires. Blake, avec sa motion offrant \$5,000 pour la tête de Riel; Bowell avec sa motion d'expulsion; Mousseau avec sa motion d'amnistie; Jetté, prêt à faire le coup de main, tous viennent devant Lord Dufferin attendre la réponse qu'il va faire à la jeune province de Manitoba qui, sans doute après avoir fait un discours, a brisé son arc dans un mouvement de colère. Ces personnages ont chacun une idée: qui l'emportera?

MONTREAL-OUEST

Tom White nourrit encore une espérance fondée sur l'inconstance du peuple, que les philosophes comparent souvent à une femme coquette, toujours prête à de nouvelles noces. En attendant, Fred. MacKenzie lui fait manger de l'avoine.

LONDON, ONT.

La ville de London, province d'Ontario, est une des plus jolies du pays, et en même temps une des plus riches. Notre gravure est très-fidèle.

Les Pastilles du Dr. Nélaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cent la boîte.